

## Montaigne et l'Amérique\*

Il est symbolique que le centenaire de la mort de Montaigne coïncide, à un siècle de distance, avec celui de la découverte de l'Amérique : on célèbre cette année le quatrième de l'une et le cinquième de l'autre. Car nul mieux que Montaigne n'a compris et su annoncer les bouleversements que la découverte du Nouveau Monde allait apporter aux idées philosophiques, politiques et religieuses de l'Ancien.

Jusque-là, l'opinion, même savante, ne semblait guère troublée par la nouvelle pourtant dramatique que, du genre humain, elle ne représentait qu'une moitié. La découverte d'« une grandeur infinie de terre ferme », comme dit Montaigne, « non pas une île ou une contrée particulière, mais une partie à peu près égale en grandeur à celle que nous

\* 11 septembre 1992.

connaissions », n'apportait pas une révélation. Elle confirmait simplement ce qu'on savait par la Bible et par les auteurs grecs et latins : il existait des terres lointaines – Éden, Atlantide, jardin des Hespérides, îles Fortunées – et des races étranges déjà décrites par Pline. Les mœurs des indigènes du Nouveau Monde n'offraient rien de très nouveau, comparées à celles des peuples exotiques connus par les Anciens. Le témoignage de ceux-ci recevait plutôt sa corroboration. À l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle, réconfortée dans ses certitudes, la conscience européenne pouvait se replier sur elle-même. Pour elle, la découverte de l'Amérique n'inaugurait pas les temps modernes. Elle refermait un chapitre que la Renaissance avait entamé avec la découverte, jugée beaucoup plus importante, du monde antique à travers les ouvrages grecs et latins.

Né en 1533, Montaigne commence à penser un peu plus tard ; et sur le Nouveau Monde, sa curiosité toujours en éveil le pousse à s'informer. Il dispose de deux sources : les premiers chroniqueurs espagnols de la conquête, et les récits, récemment publiés, de voyageurs français qui, sur la côte du Brésil, avaient partagé la vie des Indiens. Il connut même un de ces témoins et rencontra, on le sait, quelques sauvages, débarqués à Rouen par un navigateur.

La confrontation de ces sources rend Montaigne conscient d'une différence, que les américanistes continuent de faire, entre les grandes civilisations du Mexique et du Pérou et les humbles cultures des basses terres de l'Amérique tropicale : d'un côté des populations très denses qui ne nous le cédaient en rien par leur organisation politique, la magnificence de leurs villes, le raffinement de leurs arts ; de l'autre, des petits groupes villageois, aux industries rudimentaires, et qui étonnent Montaigne d'une autre façon : il s'émerveille que la vie en société, pour exister et se maintenir, ait besoin de « si peu d'artifice et de soudures humaines ».

Ce contraste oriente la pensée de Montaigne dans deux directions. Les sauvages du Brésil, ou, comme il les appelle, « mes cannibales », lui posent le problème des conditions minimales requises pour que la vie en société soit possible, autrement dit : quelle est la nature du lien social ? On trouve des ébauches de réponse éparpillées dans les *Essais*, mais il est surtout clair qu'en formulant le problème Montaigne jette les bases sur lesquelles Hobbes, Locke, Rousseau bâtiront toute la philosophie politique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La continuité entre Montaigne et Rousseau ressort d'autant

mieux que la réponse dernière, donnée par le second dans le *Contrat social*, procède, comme l'interrogation initiale de Montaigne, d'une réflexion sur des faits ethnographiques : chez Rousseau, celle du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. On pourrait presque dire que les leçons demandées par Montaigne aux Indiens du Brésil débouchent, à travers Rousseau, sur les doctrines politiques de la Révolution française.

Les Aztèques et les Incas posent un autre problème, car leur degré de civilisation les éloignait des lois naturelles. Ils eussent peut-être été de plain-pied avec les Grecs et les Romains : des armements comparables les auraient mis à l'abri des « mécaniques victoires » que les cuirasses, les armes blanches et à feu permirent aux Espagnols de remporter sur des peuples qui, à cet égard, étaient encore arriérés. Montaigne découvre ainsi qu'une civilisation peut présenter des discordances internes, et qu'entre les civilisations existent des discordances externes.

Le Nouveau Monde offre d'étranges exemples de similitude entre ses usages et les nôtres, présents ou passés. Or l'ignorance où nous étions les uns des autres exclut que les Indiens américains nous les aient empruntés (ou bien l'inverse). Et puisque, des deux côtés de l'Atlantique, d'autres

usages diffèrent ou même se contredisent, on ne saurait découvrir à aucun un fondement naturel.

Pour sortir d'embarras, Montaigne envisage deux solutions. La première serait de s'en remettre au tribunal de la raison pour qui toutes les sociétés, passées ou présentes, proches ou lointaines, peuvent être qualifiées de barbares, puisque leurs désaccords, ou leur accord accidentel, n'ont pas d'autre fondement que la coutume.

Mais, d'un autre côté, « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Pourtant il n'est pas de croyance ou de coutume, si bizarre, choquante, ou même révoltante qu'elle paraisse, à laquelle, replacée dans son contexte, un raisonnement bien conduit ne trouverait pas d'explication. Dans la première hypothèse, aucun usage ne se justifie ; tous les usages se justifient dans l'autre.

Montaigne ouvre ainsi à la pensée philosophique deux perspectives entre lesquelles il ne semble pas qu'aujourd'hui encore elle ait arrêté son choix. D'un côté, la philosophie des Lumières, qui soumet toutes les sociétés historiques à sa critique et caresse l'utopie d'une société rationnelle. De l'autre, le relativisme qui rejette tout critère absolu dont une culture pourrait s'autoriser pour juger des cultures différentes.

Depuis Montaigne, et à son exemple, on n'a pas cessé de chercher une issue à cette contradiction. En cette année 1992 où l'on commémore à la fois la mort de l'auteur des *Essais* et la découverte du Nouveau Monde, il importe de rappeler que cette découverte ne nous a pas seulement procuré, sur le plan matériel, des produits alimentaires, industriels, médicamenteux, qui ont transformé de fond en comble notre civilisation. Elle est aussi à l'origine, mais en ce cas grâce à Montaigne, d'idées qui nourrissent toujours notre réflexion, et de problèmes philosophiques qu'il fut le premier à poser. Pour la pensée contemporaine, ils n'ont rien perdu de leur acuité, bien au contraire. Mais, depuis quatre siècles, nul n'est parvenu à les analyser de façon plus profonde et plus lumineuse que Montaigne dans les *Essais*.